

DOSSIER — À QUI APPARTIENT LA LUNE ?

Alors que les alunissages se multiplient, il est temps de légiférer.



FRANCE AVORTEMENT, UN MOMENT HISTORIQUE



Courrier international

N°1740 du 7 au 13 mars 2024
courrierinternational.com
France : 4,90 €

Algérie 630 DA, Allemagne 6,90 €,
Andorre 6 €, Canada 6,05 \$ CAN,
DOM 6,90 €, Espagne 6,90 €,
Grèce 6,90 €, Italie 6,90 €,
Japon 1100 ¥, Maroc 48 DH,
Pays-Bas 6 €, Portugal cont. 5,60 €,
Sénégal 3400 CFA, Suisse 7,20 CHF,
TOM 1100 XPF, Tunisie 10 DT,
Afrique CFA autres 3600 CFA.

Lettres de Palestine

Qu'est-ce qu'être palestinien aujourd'hui ?
Poètes, intellectuels, artistes disent leur attachement à leur histoire
et à leur identité alors que la guerre menée par Israël à Gaza
a fait 30 000 morts et près de 2 millions de déplacés.



M 03183 - 1740 - F: 4,90 €





LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Lettres de Palestine

Si nous [les Palestiniens] voulons continuer à être une nation, un peuple, nous devons nous souvenir mais aussi oublier. Et je ne sais pas ce que nous devons garder et ce que nous devons oublier." Figure majeure de la poésie palestinienne contemporaine, Najwan Darwish expliquait récemment dans une interview accordée au quotidien **The Guardian** sa difficulté à écrire, à penser, à vivre face aux horreurs de la guerre menée par Israël à Gaza. L'œuvre de Najwan Darwish a été traduite dans plus de vingt langues. "Ses poèmes dépouillés, élégants, parlent de patrie, de perte et d'appartenance. Ils étincellent d'ironie et d'humour par moments", relève **The Guardian**. Aujourd'hui, le poète

dit écrire "pour témoigner pour l'histoire". Il n'est pas le seul. Alors que, depuis quelques mois, de nombreux artistes palestiniens ont été censurés et des expositions annulées partout dans le monde, il nous semblait important, à **Courrier international**, de faire entendre ces voix palestiniennes qui disent leur attachement à leur identité, à leurs racines, au moment où leur existence même semble plus que jamais menacée. La guerre à Gaza a déjà fait 30 000 morts, selon le Hamas, et près de 2 millions de déplacés, dont la plupart s'entassent à Rafah, où la crise humanitaire s'aggrave chaque jour. Le 29 février, 118 personnes sont mortes dans le nord de l'enclave à l'arrivée d'un convoi d'aide alimentaire. "Les autorités n'ont pas compris que des centaines de milliers de Palestiniens de Gaza risquent de mourir de faim", accuse le quotidien israélien **Ha'Aretz**. Malgré les condamnations internationales, malgré la Cour internationale de justice qui a ordonné à l'État hébreu

d'empêcher tout acte de génocide dans la bande de Gaza, rien ne semble pouvoir arrêter Benjamin Nétanyahou. À l'heure où nous finalisons ces pages, les négociations sur une éventuelle trêve n'ont pas abouti au Caire. Chaque semaine, depuis le 7 octobre, nous couvrons cette actualité en publiant des reportages et des analyses repérés dans la presse étrangère, dans un souci d'équilibre et de diversification des sources. Dans ce numéro, nous avons voulu construire les choses différemment et changer de registre pour privilégier une réflexion au long cours en donnant la parole à des poètes donc, à des artistes ou à des intellectuels palestiniens. Patiemment, nous avons rassemblé des tribunes, des interviews parues dans la presse étrangère autour d'une seule idée : qu'est-ce qu'être palestinien aujourd'hui? Cela au moment où la menace d'un nouvel exode se précise. Sortir de l'invisibilisation,

redonner un visage, une voix, raconter des destins individuels au milieu d'une histoire collective... Voilà l'intention éditoriale de ce dossier. Marwa Daoudy, Mohamed Jabaly, Najwan Darwish, Hind Joudeh, Adam Rouhana, Noura Erakat, Mohammed El-Kurd, Noor Hindi : les textes rassemblés ici donnent à voir la diversité, la vitalité et la richesse de la culture palestinienne. Ils disent la douleur de l'exil, les fantômes de la Nakba, la beauté de l'écriture, la nostalgie mais aussi les moments de joie, l'attachement à la terre et la solidarité d'un peuple. L'universitaire Marwa Daoudy raconte son voyage, des années plus tôt, sur la terre de ses ancêtres, entre Tibériade, Jérusalem et Beyrouth. Et dit, malgré tout, ses "espoirs de voir un jour les deux peuples vivre côte à côte". Invité du festival FIFDH de Genève (dont **Courrier international** est partenaire), le cinéaste Mohamed Jabaly s'interroge, lui, sur la condition

d'apatride dans laquelle on enferme trop souvent les Palestiniens. "Je ne peux pas renoncer à mon identité juste parce que d'autres veulent m'assigner cette case. Je veux choisir de construire mon propre chemin, tel que je le désire." À noter : tous les articles de ce dossier sont accompagnés d'œuvres d'artistes palestiniens. Bonne lecture.

En couverture :

Lune : ©The Sunday Times/ News Licensing

Palestine : "Au cas où" par

Taysir Batniji. Dans cette œuvre participative, conçue en 2015 dans le cadre d'un programme porté par la Sharjah Foundation, et réactivée à plusieurs occasions depuis, Taysir Batniji, artiste né en 1966 à Gaza et installé à Paris, proposait aux spectateurs de reproduire leur trousseau de clés à l'aide d'un copieur. Pour laisser une trace de son passage, un peu de son "chez-soi". Photo courtesy de l'artiste et de la galerie Sfeir-Semler (Hambourg/Beyrouth).



Sommaire

dossier



p.30

À QUI APPARTIENT LA LUNE?

Le rêve lunaire renaît. Des engins se sont posés ces dernières années sur notre satellite, et plusieurs pays envisagent d'y créer des bases ou d'exploiter ses ressources. Face à la multiplication de ces missions et à l'arrivée d'acteurs privés, la presse étrangère appelle à la création d'un véritable cadre juridique.

PHOTO CASPAR BENSON/FSTOP IMAGES/GETTY IMAGES

FRANCE p.16

Inscrire l'IVG dans la Constitution, un acte historique

En intégrant la "liberté garantie" d'avorter dans sa Constitution, note **Le Temps**, la France veut donner l'exemple.

SOMALILAND p.26

"Cen'est que le début"

Cet État indépendant de facto depuis 1991 va donner un accès à la mer à l'Éthiopie en échange de la reconnaissance de son existence. La **Süddeutsche Zeitung** s'y est rendue.

ÉTATS-UNIS p.24

Les usines d'armes à feu déménagent

Après deux siècles de présence dans l'État de New York, le fabricant d'armes Remington ferme son usine historique pour s'installer dans le Sud, moins hostile aux armes à feu, raconte **The New York Times**.



DESSIN D'OLIVER, AUTRICHE

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de **Courrier international** sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

Al-Araby Al-Jadid Londres, quotidien. **Ha'Aretz** Tel-Aviv, quotidien. **Asahi Shimbun** Tokyo, quotidien. **The Christian Science Monitor** Boston, hebdomadaire. **Expresso** Lisbonne, hebdomadaire. **The Guardian** Londres, quotidien. **Hakai Magazine** (hakaimagazine.com) Victoria, Canada, en ligne. **The Nation** New York, hebdomadaire. **New Lines Magazine** (newlinesmag.com) Washington, en ligne. **The New York Times** New York, quotidien. **NIN** Belgrade, hebdomadaire. **NRC Amsterdam**, quotidien. **El País** Madrid, quotidien. **Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien. **Le Temps** Genève, quotidien. **The Times** Londres, quotidien. **Die Zeit** Hambourg, hebdomadaire. **14ymedio** (14ymedio.com) La Havane, en ligne.

7 jours dans
le monde

Gaza. Un lent massacre par la faim

Le 29 février, 118 personnes, certaines visées par des tirs israéliens, sont mortes à Gaza, à l'arrivée d'un convoi d'aide alimentaire. La preuve de la cécité des autorités israéliennes face à la gravité de la situation, assène ce journal de gauche.



—Ha'Aretz, extraits (Tel-Aviv)

Entre les postes de garde israéliens du nord de la bande de Gaza, qui sont régulièrement approvisionnés en nourriture et en eau, rôdent des centaines de milliers de Palestiniens affamés qui subsistent d'aliments pour volaille, d'herbe et d'eau contaminée. Nul ne sait si les observateurs indépendants, qu'ils soient israéliens ou palestiniens, pourront déterminer comment sont mortes les personnes qui attendaient les camions de l'aide humanitaire chargés de farine à Gaza le 29 février : ont-elles été délibérément visées par des tirs israéliens ou, comme l'affirme l'armée, sont-elles tombées en s'enfuyant alors que les soldats tiraient en l'air ou sur des individus qu'ils considéraient comme une menace ?

Les journalistes étrangers n'étant pas autorisés à pénétrer dans Gaza, Israël a beau jeu d'affirmer que les articles qui reposent sur le travail des journalistes palestiniens sont de parti pris. Toutes les agences des Nations unies sont considérées comme des collaboratrices du Hamas, si bien que quand plusieurs employés

onusiens déclarent que les blessés qu'ils ont vus dans les hôpitaux avaient des blessures par balles, leurs propos sont également catalogués comme "de parti pris".

Quoi qu'il en soit, le fait de tirer sur une foule qui attendait de la farine depuis minuit montre que les autorités sur le terrain et à Tel-Aviv n'ont pas compris que des centaines de milliers de Palestiniens de Gaza risquent de mourir de faim. Si elles reconnaissent la gravité de la situation, elles n'en ont manifestement pas informé leurs subordonnés. Sinon, l'armée se serait préparée correctement à l'arrivée des camions et aurait donné des instructions appropriées.

Les chefs n'auraient pas laissé leurs troupes, protégées par des chars et des drones, interpréter le spectacle tragique de milliers de personnes affamées et assoiffées se jetant sur les camions de l'aide humanitaire comme une menace pour leur vie – c'est l'une des versions des événements du 29 février données par l'armée. Le comportement des soldats – qui s'est traduit par la mort de 118 civils – est compréhensible si les chefs militaires ne consultent que les médias israéliens.

La réaction des soldats témoigne d'une négligence d'amateurs, ne serait-ce que du point de vue des relations publiques et de la diplomatie : Israël et son armée vont bientôt devoir convaincre la Cour internationale de justice que l'entrée de l'aide humanitaire dans Gaza fait partie de ses mesures destinées à empêcher un génocide.

Les États occidentaux soutiennent Israël et sa guerre, ce qui explique en partie sa durée. L'Occident écoute néanmoins les propos alarmants des organisations internationales d'aide concernant la famine. Depuis la mi-décembre, celles-ci évoquent une augmentation de la faim, en particulier dans le nord de Gaza. De plus, les "distributions spontanées", à savoir les attaques de camions d'aide, se multiplient au fur et à mesure que la famine se répand. Si les chauffeurs prêts à conduire les camions d'aide sont rares, c'est parce qu'ils craignent pour leur vie : personne ne les protège contre les bandes armées qui pillent certains produits pour les revendre au marché noir.

Vif émoi. Les habitants de Gaza rapportent également des cas de policiers envoyés pour protéger les camions contre les pillards qui ont été abattus par des soldats israéliens. Début février, l'ambassadeur David Satterfield, émissaire spécial des États-Unis pour les questions humanitaires au Moyen-Orient, a accusé l'armée israélienne d'avoir tué des policiers palestiniens qui escortaient un convoi d'aide à Rafah.

En dehors d'Israël, les annonces des agences de l'ONU selon lesquelles l'acheminement de matériel dans le nord de Gaza devait être interrompu en raison d'obstacles trop nombreux ont suscité un vif émoi. Le 29 février, Jan Egeland, secrétaire général du Conseil norvégien pour les réfugiés (NRC), a déclaré avoir vu des enfants "visiblement mal nourris, réduits à chercher de la nourriture et de l'aide dans les rues". "Il est inimaginable qu'une population puisse mourir de faim alors que de grandes quantités de nourriture attendent à quelques kilomètres de là, de l'autre côté de la frontière", s'est-il indigné en faisant allusion à ce qu'il avait vu dans le sud de Gaza.

Le 27 février, l'organisation Save the Children avait lancé un avertissement : "Ce à quoi nous assistons à Gaza est un lent massacre d'enfants, simplement parce qu'il n'y a plus de nourriture et que plus aucune aide ne leur parvient." Le ministère de la Santé de Gaza, administré par le Hamas, vient d'annoncer qu'au moins 15 enfants sont morts de malnutrition et de déshydratation ces derniers jours.

Selon le Bureau de la coordination des affaires humanitaires de l'ONU, le risque de mourir de faim à Gaza touche de manière

disproportionnée les enfants et les femmes enceintes. Sur les 416 femmes enceintes qui se sont rendues dans une clinique de l'association Project Hope, à Deir Al-Balah, entre le 5 et le 24 février, environ 20 % présentaient des signes de malnutrition et donc un risque accru d'hémorragie post-partum (potentiellement mortelle), d'accouchement prématuré et d'insuffisance pondérale du bébé à la naissance.

Les autorités israéliennes pensent peut-être que tout cela n'est que propagande

Le risque de mourir de faim à Gaza touche de manière disproportionnée les enfants et les femmes enceintes.

du Hamas. Elles concluent peut-être des rapports du Cogat [l'organe de la défense israélienne supervisant les activités civiles dans les Territoires palestiniens] que les habitants de Gaza disposent d'un approvisionnement régulier et suffisant en nourriture. Et elles estiment peut-être que les foules de Palestiniens qui se ruent sur les camions ne sont que des pillards criminels.

Ce qui est certain, c'est que les tirs contre ou en direction d'une foule affamée qui ont retenti tôt le 29 février matin n'étaient pas un accident fortuit résultant d'une fatigue mentale. Ils résultent du même esprit militaire qui a précédé le massacre du 7 octobre et qui s'est renforcé après. Un esprit nourri d'une part de mépris pour les Palestiniens, considérés comme ayant moins de valeur que les Israéliens, et d'autre part d'une incrimination visant l'ensemble des Palestiniens en tant que groupe constituant une menace par définition. S'il est acceptable de bombarder des immeubles résidentiels abritant des civils au motif de la présence d'un seul cadre du Hamas, on a alors certainement le droit de tirer sur des gens dans l'obscurité sans se soucier que leurs parents âgés ou leurs enfants affamés attendent qu'ils reviennent avec un peu de farine.

—Amira Hass,
publié le 3 mars

SOURCE

HA'ARETZ

Tel-Aviv, Israël

Quotidien, 70 000 ex.

haaretz.co.il

Premier journal publié en hébreu sous le mandat britannique, en 1919, "Le Pays" est le journal de référence des politiques et des intellectuels israéliens. Aujourd'hui, Ha'Aretz est situé au centre gauche.



ÊTRE PALE



COURTESY DE L'ARTISTE ET DES GALERIES SFEIR-SEMLER (HAMBOURG/BEYROUTH) ET ÉRIC DUPONT (PARIS)

360



ESTINIEN



De Gaza à Ramallah, de Jérusalem à Washington, ils sont les voix de la Palestine, attachés à préserver leur identité, leur dignité, leur liberté. Pour être entendus et pour exister. Une lutte aussi ancienne que la Nakba, l'exode forcé d'au moins 700 000 Palestiniens lors de la création d'Israël, en 1948, qui s'accompagne d'un attachement fort à des coutumes et à des traditions transmises de génération en génération. Mais aussi d'espoirs : celui du retour et celui de la paix. À l'heure où des expositions sont censurées ou annulées en Occident, nous vous présentons une sélection de récits, de témoignages et d'images de poètes, d'artistes et d'intellectuels palestiniens. Ils prennent la plume ou leur appareil pour se raconter, retracer des destins individuels mêlés à ceux de leurs ancêtres. Ainsi, ils donnent à voir la diversité, la vitalité et la richesse de la culture, de l'histoire et de l'identité palestinienne.

"GAZA WALLS" PAR TAYSIR BATNIJI

Réalisée au début de la seconde Intifada en 2001, cette photo d'un portrait d'un Palestinien sur un mur à Gaza fait partie d'une série sur la représentation des personnes absentes, des "martyrs", dont les portraits s'effacent au fil du temps. La série se veut "la (re)présentation de cette double disparition : absence des êtres dont l'existence est en quelque sorte 'reconnue' à travers la présence imagée (l'affiche) et disparition du véhicule même de la mémoire".

Marwa Daoudy

De Tibériade à Beyrouth, sur les traces de mes aïeux

De l'exode en 1948 à l'exil, Marwa Daoudy retrace avec nostalgie le destin de sa famille palestinienne, bouleversé par la création d'Israël. L'universitaire raconte son voyage en 2010 sur la terre de ses ancêtres et ses rencontres marquantes avec des Palestiniens, de Gaza à Ramallah en passant par le Golan occupé et Jérusalem.

—New Lines Magazine, *extraits*
(Washington)

Ma mère n'a jamais pu retourner en Palestine après que la Haganah, la milice sioniste intégrée par la suite aux Forces de défense israéliennes, a expulsé manu militari sa famille de sa maison ancestrale de Tibériade, en avril 1948. Ils sont d'abord venus chercher mon arrière-grand-père, l'un des plus anciens notables de la ville, et l'ont conduit de force à la frontière syrienne, afin de pousser le dernier carré d'Arabes palestiniens à partir. Parmi les individus en treillis qui cognèrent à sa porte ce jour-là, il y avait une jeune femme. C'était une rescapée de la Shoah, une petite orpheline juive réfugiée de Pologne qu'il avait recueillie au début des années 1940. Dans un moment de vérité tout shakespearien, il se tourna vers elle et lui demanda : "Toi aussi ?" "Désolée, Hajj Khalil, répondit-elle, j'ai des ordres de la Haganah." La jeune femme qu'il avait protégée et accueillie chez lui participait à l'expulsion de sa famille.

Une clé en héritage. Ayant perdu sa terre et son foyer, mon arrière-grand-père mourut en exil. Parmi ses effets personnels, il y avait la clé de la demeure familiale de Tibériade qui leur avait été volée. Son fils (mon grand-père) était resté sur place pour apporter une aide médicale pendant la guerre [israélo-arabe] de 1948, jusqu'à ce qu'il soit à son tour contraint de quitter son pays. Quand ma grand-mère est morte à Beyrouth, en 2007, nous avons découvert que mes grands-parents avaient hérité de la clé, transmise de génération en génération.

En 2010, profitant d'une pause entre deux postes universitaires, j'ai passé plusieurs mois dans les territoires palestiniens occupés en tant que conseillère auprès du Programme des Nations unies pour le développement en Palestine, afin

de conseiller les Palestiniens dans leurs négociations avec Israël. Sous les bombardements incessants d'Israël, dans le paysage dévasté de Gaza, des souvenirs me reviennent – des souvenirs de ce qui est devenu un voyage très personnel dans le passé de ma famille et sur leur terre perdue depuis longtemps.

Dans le cadre de mon travail, je faisais tous les jours la navette de Jérusalem-Est à Ramallah dans une voiture munie de plaques d'immatriculation israéliennes jaunes – la "bonne" couleur pour passer les postes de contrôle. Je pouvais faire ce trajet grâce à mon passeport étranger. À Haïfa, j'ai rencontré des citoyens palestiniens d'Israël. Ils dénonçaient la discrimination dont ils étaient victimes au quotidien et leur statut de citoyens de seconde zone dans l'État prétendument démocratique d'Israël, tout en se disant solidaires de leurs compatriotes palestiniens vivant sous occupation.

Quittant Haïfa, j'ai rejoint le plateau du Golan. La majeure partie des habitants de ce territoire a été expulsée vers la Syrie en 1967, lorsque Israël a occupé la région, avant de l'annexer en 1981. L'occupation et l'annexion sont toujours illégales au regard du droit international. La population restée après 1967 est devenue une communauté dynamique de 500 000 Syriens. Dans les magasins où je suis entrée, de nombreuses personnes étaient aussi surprises de rencontrer une compatriote. J'ai pris contact avec des organisations de jeunesse et des militants prônant la résistance non violente à l'occupation israélienne. Leurs actions consistaient à refuser les mesures du gouvernement israélien visant à imposer l'hébreu comme première langue dans les écoles, et à préserver leur identité et leurs coutumes de Syriens.

Laissant les hauteurs du Golan, j'ai filé vers Tibériade pour enquêter sur l'histoire de ma famille. Ma mère, qui était encore enfant lors de la Nakba de 1948, ne se souvenait que d'une chose : les propriétés familiales se trouvaient

Bio express

Née en Syrie, **Marwa Daoudy** est une universitaire suisse d'origine syrienne et palestinienne. Professeure de relations internationales à l'université de Georgetown, à Washington, elle est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Syrie et le monde arabe.

à côté de "l'ancien bureau de poste". Il n'en restait aucune trace. Le quartier était fortement urbanisé et densément peuplé, entièrement occupé par des Israéliens. J'ai appris qu'après l'expulsion la maison de notre famille avait été préemptée par la municipalité.

Dépeinte dans la mémoire collective palestinienne comme une belle ville en bordure de la mer de Galilée, Tibériade est aujourd'hui une destination touristique clinquante. Ces profondes transformations ont touché de nombreuses villes et villages historiques palestiniens, qui ont soit totalement disparu, soit ont été refondus dans le cadre du grand projet sioniste. Les seuls Palestiniens restés sur place ont été repoussés à la périphérie de la ville dans des quartiers ouvriers pauvres. J'ai fini par retrouver l'emplacement présumé du bureau de poste, j'ai enfoncé mes mains dans le sol et j'ai rapporté un peu de terre à ma mère, prénommée Amal ("Espoir"), qui l'a dispersée sur les tombes de ses parents, à Beyrouth. Elle a voulu leur offrir, à titre posthume, une part de leurs souvenirs et du passé qui leur avait été confisqué.

Mon arrière-grand-père soutenait activement les organisations palestiniennes luttant contre le mouvement sioniste, qui visait à établir un foyer national juif en Palestine au détriment de la population palestinienne autochtone. Il croyait également à la cohabitation ancestrale entre musulmans, chrétiens et juifs palestiniens en Palestine. Il parlait hébreu et aidait les réfugiés juifs qui avaient fui l'Europe pour trouver asile en Palestine dans les années 1940, pendant



TÉMOIGNAGE



PHOTO HAZEM HARB

la Shoah. Sa famille vivait à Tibériade depuis plusieurs siècles. À la création d'Israël, en 1948, ils ont tout perdu : leur maison, leurs biens et les vastes étendues de terre que mon arrière-grand-père a refusé de vendre au Fonds national juif, qui rachetait des terrains en Palestine pour implanter les colonies sionistes. En quelques jours, Tibériade, qui était une ville mixte où Juifs et Arabes palestiniens vivaient dans la concorde, est devenue une ville entièrement juive.

Alors que la Palestine était sous mandat britannique, la Haganah et l'Irgoun, les branches militaires du mouvement sioniste, s'employaient à semer la terreur parmi les Palestiniens, dont quelque 700 000 furent expulsés lors de la Nakba. Mon grand-père, déjà médecin en 1948, décida de rester à Tulkarem, en Cisjordanie, afin de soigner les blessés. Il envoya sa famille à Beyrouth, où était née ma grand-mère libanaise. Pour recueillir des bribes sur l'enfance de ma mère, j'ai frappé aux portes à Tulkarem. Une vieille dame s'est souvenue du médecin et m'a guidée jusqu'à la maison. Il n'en restait qu'un bâtiment à l'abandon, qui serait démolé pour faire un centre commercial. En 1950, forcé de quitter la Palestine, mon grand-père a rejoint sa famille à Beyrouth, où il est mort en 1963. En 1952, ma grand-mère, Wadia Kaddoura Khartabil, cheffe de file des militantes des droits des femmes palestiniennes, a fondé l'Union des femmes arabes palestiniennes à Beyrouth.

La découverte de Jérusalem a été un choc. Sa beauté matérielle et sa charge historique grisante contrastaient avec les signes ostentatoires de

“En Palestine/Israël, le langage peut être broyé, trahi”

En Palestine/Israël, on grandit en se rendant compte que le langage est autre, qu'il n'est pas uniquement un instrument servant à parler ou à communiquer. Il peut être outragé, broyé, trahi. Comment se fier au langage quand lui aussi il vous crée de la souffrance. Quand il vous abandonne et que vous devez affronter la cruauté nue, en ayant perdu les mots ? Toute la question est là.

Adania Shibli,
ÉCRIVAINNE PALESTINIENNE, DANS LA STAMPA

domination, les colonies juives et les empiètements sur la partie orientale de la ville. À Jérusalem-Est, j'ai appris que mes ancêtres paternels, qui avaient fait le voyage de Jérusalem à Damas il y a environ cinq cents ans, s'étaient vu confier par Saladin [sultan d'Égypte et de Syrie] la garde du tombeau de David sur le mont Sion de Jérusalem, en reconnaissance de leur bravoure dans la lutte contre les croisés. Pour marquer cet honneur, la famille changea son nom de Bayt Al-Dajani en Bayt Al-Daoudy (“la maison de David”). L'idée que des musulmans aient eu le privilège de protéger les restes d'un prophète vénéré aussi bien par les musulmans que par les chrétiens et les juifs cadrerait parfaitement avec l'esprit de ce lieu d'exception. Pourtant, les tensions étaient palpables à chaque coin de rue, chaque jour. J'avais hâte de quitter cette ville, plombée par sa présence militaire oppressante et ses colons.

Registres ottomans. L'une de mes rencontres les plus marquantes fut avec Khalil Tafakji, directeur du département de cartographie de la Société d'études arabes, une association palestinienne installée dans la Maison de l'Orient. Tafakji conservait des registres et des cartes retraçant la présence palestinienne à Jérusalem. Il m'a demandé de lui envoyer tous les actes d'enregistrement des terres datant de l'époque ottomane (qui établissaient les droits de propriété foncière des Palestiniens avant 1948) toujours en possession de ma famille. En 2017, l'armée israélienne a fermé le département de cartographie, et a arrêté Tafakji, confisquant ses cartes et autres collections.

À Jérusalem, j'ai aussi rencontré des militants et des journalistes israéliens qui ont ravivé mes espoirs de voir un jour les deux peuples vivre côte à côte, de même que l'opposition active à la guerre à Gaza, exprimée par divers groupes juifs et israéliens tels que Jewish Voice for Peace, offre une voie vers l'égalité et une paix réelle.

Ramallah ressemblait à une nouvelle Amman, avec ses rues bordées de cafés à l'occidentale. Sous l'apparence de la paix, la ville incarnait l'hégémonie israélienne de l'après-Oslo. En discutant avec plusieurs acteurs des négociations sur les ressources en eau, j'ai pris conscience de l'ampleur de la domination que le prétendu “processus de paix” avait ratifiée et institutionnalisée. L’“argent

de la paix” versé par l'Union européenne et d'autres donateurs a permis à quelques Palestiniens triés sur le volet de vivre dans de luxueuses demeures et de rouler dans des voitures de luxe.

À quelques kilomètres de la coquette capitale de facto de la Palestine, la réalité était bien différente. Les colonies israéliennes continuent d'être implantées à un rythme soutenu. Le village de Bilin présente un contraste saisissant : jeunes et vieux, autochtones et étrangers, citadins et ruraux manifestent régulièrement contre l'occupation israélienne, affrontant des soldats israéliens armés jusqu'aux dents.

Dans *Silence pour Gaza*, le poète palestinien Mahmoud Darwich écrit : “Car à Gaza le temps est un autre temps. / Le temps de Gaza n'est pas neutre, / Il n'envoûte pas le monde de froide impassibilité, / Mais contre le réel il se heurte et il explose ! / Le temps là-bas ne transporte pas les enfants de l'enfance à la vieillesse, / Mais d'un bond, dès leur premier choc avec l'ennemi, il en fait des hommes.”

Effectivement, le temps était un autre temps à Gaza. En traversant seule à pied le long boulevard vide du point de passage, j'avais l'impression de marcher au ralenti sur la bande sonore du film *Intervention divine* [2002], du cinéaste palestinien Elia Suleiman, une description burlesque, surréaliste et satirique de l'occupation israélienne. Gaza était une ville majestueuse qui portait les vestiges de sa longue histoire de cultures et d'empires, des anciens Égyptiens aux Assyriens, en passant par les Philistins, les Romains, les Byzantins et les Arabes. Les Palestiniens de Gaza sont parmi les gens les plus chaleureux et les plus aimables que j'ai rencontrés au cours de mon voyage. Ils ont un attachement particulier au petit bout de terre qui leur a été laissé.

Aujourd'hui, cette ville, qui foisonnait de beauté, de joie et de vie en dépit de la misère environnante, a presque disparu.

J'ai grandi avec les mots “quand nous reviendrons en Palestine”, et j'ai ensuite vu de près l'ampleur de la politique de colonisation et de l'apartheid israéliens ; pour moi comme pour d'autres, la catastrophe actuelle représente une nouvelle étape dans la longue histoire de la Nakba. Elle restera dans les mémoires comme l'un de ses chapitres les plus tragiques.

—Marwa Daoudy,

publié le 29 novembre 2023



“THE SILK LINE OF IDENTITY” PAR HAZEM HARB

Né à Gaza et installé à Dubaï, Hazem Harb veut, à travers son art, faire entendre la voix de son peuple. Dans ce collage, il utilise de rares portraits du XIX^e siècle de femmes portant l'habit traditionnel de Bethléem. Son œuvre questionne le pouvoir, la hiérarchie et les valeurs.



SOURCE

NEW LINES MAGAZINE

Washington, États-Unis

newlinesmag.com

Créé en 2020, ce site émane

du think tank américain

Newlines Institute for Strategy

and Policy. Au départ consacré

au Moyen-Orient, il a élargi son

spectre, mais sans abandonner

son envie première : donner

la parole à des journalistes

qui connaissent intimement

le sujet de leurs articles.

Mohamed Jabaly

“On nous assigne la catégorie d'apatride”

Dans *Life Is Beautiful*, Mohamed Jabaly se filme lors de son séjour en Norvège en 2014. Invité dans le cadre d'un échange culturel, le cinéaste gazaoui se retrouve bloqué dans le pays puis sommé de le quitter, alors que l'accès à Gaza a été fermé dans le sillage de la guerre. Une situation kafkaïenne qui reflète celle de nombreux Palestiniens.

COURRIER INTERNATIONAL : Comment allez-vous ces jours-ci au regard de la situation actuelle à Gaza ?

MOHAMED JABALY : Je n'arrive pas à contrôler mon esprit, et c'est très difficile de continuer à vivre normalement. Cela affecte toutes les facettes de notre vie. Il y a des jours où on ne peut pas contacter nos familles car les communications et Internet sont coupés. Mon grand-père est mort il y a quelques semaines car il est tombé malade et ne pouvait pas se soigner, vu qu'il n'y a plus d'hôpital. Des amis proches ont été tués durant ce génocide. Je n'ai aucune idée d'où se trouvent actuellement certains de mes proches.

Que signifie être palestinien, et membre d'une diaspora, aujourd'hui ?

Je suis né et j'ai grandi à Gaza, c'est mon identité, et c'est un moment où je dois me battre pour mon identité. La seule façon pour moi de le faire, c'est en continuant à parler de nos vies et à montrer nos peines et nos luttes, pour mobiliser plus de gens afin d'obtenir notre liberté, pour laquelle nous luttons depuis soixante-quinze ans.

Votre film *Life Is Beautiful* [qui n'a pas de date de sortie prévue en France] montre les entraves au déplacement que subissent les Palestiniens et l'absurdité qui en résulte pour vous : en 2014, vous vous trouvez bloqué en Norvège, où vous avez été invité dans le cadre d'un échange culturel, et dont l'État vous ordonne de quitter le territoire alors que l'accès à Gaza a été fermé à la suite de la guerre.

On nous met dans une case, celle d'apatride. Alors, j'essaie de me battre encore et encore pour mon droit à exister, et je suis confronté à des papiers et à des mots qui me déshumanisent. Je dois forcément lutter davantage. Je ne peux pas renoncer à mon identité juste parce que d'autres veulent m'assigner cette case ou une certaine

manière de vivre. Je veux choisir de construire mon propre chemin, tel que je le désire.

Comment vous est venue l'idée de filmer ce documentaire sous forme de journal de bord de vos mésaventures, et que voulez-vous montrer au public ?

Quand j'ai quitté Gaza, je filmais et documentais en continu mon voyage. Lorsque je me suis retrouvé coincé dans cette situation nouvelle, dans les limbes administratifs, c'était un défi pour moi de continuer à le faire. Et jusqu'à présent j'ai cette habitude de tout documenter pour garder des traces. Je n'ai jamais voulu être devant la caméra et devenir l'histoire, mais il fallait que je montre ce qu'il m'arrivait.

Certaines séquences montrent des scènes du quotidien pleines de vie, lorsque vous étiez encore à Gaza. Comment était-ce d'y grandir ?

J'étais plus heureux à Gaza que n'importe où ailleurs, car c'est là où j'ai toute ma vie. Bien sûr, il y avait aussi de grandes restrictions et des défis, puisque l'on grandit avec des guerres successives, en voyant des bombes nous tomber dessus. Mais nous essayions tous de mener malgré tout une vie la plus normale possible : c'est à Gaza que j'ai appris à être positif, à rester optimiste.

Vous résidez en Norvège depuis 2014. Dans le film, vous dites à quel point il est difficile d'être en exil : comment le vivez-vous ?

On essaie de maintenir un lien avec ce qui nous est le plus intime, par exemple en cuisinant un plat de chez nous avec le même goût que celui de notre mère. Par le goût, on peut un instant retourner en Palestine, et par la musique et d'autres activités culturelles aussi. C'est ce que je montre dans le film, tout comme les épreuves que nous traversons.

— **Propos recueillis par Courrier international**

Bio express

Né dans la ville de Gaza en 1990, **Mohamed Jabaly** y a appris le cinéma en autodidacte et l'a enseigné dans un cadre associatif. Depuis 2014, il réside en Norvège, où il a étudié le cinéma et suit actuellement une formation aux beaux-arts. Dans son premier long métrage documentaire, *Ambulance* (2016), il suit le quotidien de secouristes dans la bande de Gaza lors de la guerre qui a secoué l'enclave durant l'été 2014.

Partenariat



Du 8 au 17 mars aura lieu, à Genève (Suisse), la 22^e édition du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH), un événement

dont *Courrier international* est partenaire. Des films sont projetés et des tables rondes organisées pour alimenter le débat sur les droits humains dans le monde. Outre les guerres à Gaza et en Ukraine, les violences policières, l'intelligence artificielle ou le féminisme seront notamment abordés. *Life is beautiful* de Mohamed Jabaly y sera projeté. Deux débats (les 10 et 12 mars) tourneront autour de la Palestine.

Plus d'infos sur fifdh.org.

“La Palestine est une douleur persistante”

Le souvenir de Yaffa [aujourd'hui Jaffa] est gravé dans ma mémoire, la lumière de la ville sous le soleil et le bleu du ciel. Le souvenir des jardins en fleurs, de la sa jeunesse et de sa gaieté. Mais la Palestine est également une douleur persistante, de celle qui nous incite à chérir toujours plus les traditions et les amitiés que nous conservons malgré la distance et les séparations.

Samia Halaby,
87 ANS, FIGURE AMÉRICANO-PALESTINIENNE DE L'ART ABSTRAIT, QUI A DÛ QUITTER LA PALESTINE À 11 ANS, LORS DE LA NAKBA, DANS *THE NEW ARAB*

Najwan Darwish

“J’écris pour témoigner pour l’histoire”

Najwan Darwish est une figure majeure de la poésie palestinienne contemporaine. Il dit sa difficulté à écrire, à penser et à vivre depuis le 7 octobre, face aux horreurs de la guerre menée par Israël à Gaza.

—The Guardian, extraits (Londres)

Quand l’écrivain et professeur Refaat Alareer a été tué [en décembre 2023] lors d’un bombardement israélien, le monde a porté le deuil. Alareer était une figure aimée de la communauté littéraire palestinienne, il encourageait les jeunes de Gaza à écrire et à s’exprimer en anglais. Son poème *Si je dois mourir*, qui inclut les vers “*Si je dois mourir / que ce soit porteur d’espoir / que ce soit une histoire*”, a trouvé un écho dans le monde entier.

Quelques jours après sa mort, j’ai contacté le poète palestinien Najwan Darwish pour savoir ce qu’il pensait du rôle de la poésie en temps de guerre. Il est considéré par *The New York Review of Books* comme l’un des “*poètes arabes contemporains les plus importants*”, et son œuvre a été traduite dans plus de vingt langues. Ses poèmes dépouillés, élégants, parlent de patrie, de perte et d’appartenance. Ils étincellent d’ironie et d’humour par moments. Najwan Darwish (aucun rapport avec le célèbre poète palestinien Mahmoud Darwish [1941-2008]) et moi nous sommes entretenus par téléphone des frappes israéliennes sur Gaza, d’art, et de l’importance de conserver son humanité devant des atrocités.

THE GUARDIAN : Comment avez-vous appris la mort de Refaat Alareer ?

NAJWAN DARWISH : Ça faisait un moment que je connaissais Refaat par ses écrits et ses vidéos YouTube – des cours de littérature anglaise pour ses étudiants [de l’Université islamique de Gaza]. C’était une voix influente. J’avais suivi ses dernières vidéos, dans lesquelles il se disait visé par les Israéliens. Ils ont bombardé son appartement et il a survécu, mais ensuite, ils ont bombardé l’appartement de sa sœur, chez qui il se trouvait, et il est mort, comme sa sœur, les enfants de celles-ci, et d’autres membres de la famille. Il est difficile de trouver les mots pour qualifier cela.

Il y a des [dizaines] d’auteurs et de journalistes palestiniens de Gaza qui ont été tués par les Israéliens. J’en connaissais certains par leur travail, d’autres étaient des amis. Il y a Saleem

Al-Naffar, un poète dont j’ai fait la connaissance à Édimbourg, où nous étudions la poésie, il y a peut-être vingt ans. C’était un homme merveilleux, bon et très drôle. J’ai entendu dire récemment qu’il avait été tué avec sa femme, ses deux filles, son fils et d’autres membres de sa famille.

C’est effroyable, l’idée que toute votre famille puisse être anéantie.

C’est vrai. Il y a aussi d’autres choses, secondaires, que nous sommes en train de perdre aussi. Nous n’avons pas seulement perdu Alareer, nous avons perdu sa poésie : tout est sous les décombres, tous les poèmes qu’il aurait écrits à l’avenir. Et tous ces artistes qui ont été tués, qu’est-il arrivé à leurs œuvres ? On parle du nombre de morts et on ne peut même pas commencer à prendre la mesure de cette autre perte.

Les artistes et auteurs palestiniens sont-ils particulièrement visés ?

Non, ce ne sont pas seulement les journalistes, les écrivains ou les artistes. Les mots, les paroles, c’est ça qui est visé. Israël peut vous prendre pour cible rien que pour avoir posté quelque chose sur les réseaux sociaux. [en Israël et en Cisjordanie, de nombreux Palestiniens ont été arrêtés pour “incitation au terrorisme” après la publication de messages ou de photos.]

Par le passé, Israël maquillait ses méthodes, si j’ose dire. Il voulait que les choses aient l’air bien, il commettait ces crimes contre les Palestiniens de façon décente en quelque sorte. Maintenant qu’ils ont le feu vert des États-Unis et des démocraties européennes, ils peuvent tuer autant de gens qu’ils veulent. Ça montre bien l’hypocrisie de ces démocraties occidentales qui disent s’engager pour les droits humains. Regardez [la réaction] des États-Unis, regardez le Royaume-Uni.

Pour être clair, j’ajoute que je ne considère pas que le régime israélien est représentatif du peuple juif. Il faut bien faire la différence entre le régime colonial israélien et les Juifs du monde. Ça m’énerve quand je vois [le Premier ministre israélien Benjamin] Nétanyahou parler en leur nom, comme s’il les représentait ou se souciait d’eux. Alors que ce n’est évidemment pas le cas.



“RESIDENTIAL WAREHOUSE/AROUND THE CORNER”
PAR MOHAMED ABUSAL

Bio express

Né en 1978 à Jérusalem, **Najwan Darwish** a écrit plusieurs recueils de poésie arabe acclamés par la critique. Considéré comme l’un des écrivains arabes les plus importants de sa génération, il a vu son œuvre traduite dans plus de vingt langues [en français, l’un de ses recueils, *Tu n’es pas un poète à Grenade*, a été traduit aux éditions Le Castor Astral]. Il est également critique culturel pour divers médias arabes.

L’une des questions qui me hantent, c’est comment garder son humanité quand tout s’effondre autour de soi ? En tant qu’artiste, avez-vous une réponse ?

Je n’ai pas de réponse. Avant le 7 octobre, mes idées et mes convictions étaient plus sûres, plus fermes. Après, les choses ont changé : j’ai l’impression d’avoir perdu ma capacité à ressentir. Je vois des choses, des atrocités, mais je ne les ressens pas. Je sais que ça reviendra avec le temps et que je serai capable de reconnaître ce qu’il se passe. Depuis plus de soixante-dix jours [l’interview date de décembre 2023], tous les jours, plusieurs fois par jour, je vois des vidéos et des images d’enfants tués et blessés, dans des hôpitaux bombardés, sous les décombres, etc. Je n’arrête pas de penser à eux. Quand vous êtes dans une période aussi horrible, vos idées sur l’art et le rôle de l’art, de la poésie ou de l’écriture ne peuvent rester les mêmes.

Il y a eu un moment au début du génocide [une accusation qui fait l’objet d’un recours contre Israël devant la Cour internationale de justice (CIJ)] où j’ai cru que je n’écrirais plus jamais. D’habitude, j’écris sur papier, j’ai un carnet sur moi où que j’aie. J’y écris des poèmes à titre d’entraînement quotidien, comme si je tenais un journal. Quand je finis un carnet, je le relis, je coupe et ça devient un recueil de poèmes, un livre.

J’ai été convié au Festival de Literatura de Bogota, en Colombie, en novembre, en tant qu’invité spécial. C’était prévu avant les événements du 7 octobre. Je me suis senti obligé d’y aller, comme si c’était de mon devoir de faire



PHOTOS MOHAMED ABUSAL

Né en 1976 à Gaza, Mohamed Abusal explore dans sa photographie l'espace, mesurant ainsi ce bout de terre qu'est Gaza. Et de réaliser par là que l'enclave s'apparente à un large entrepôt, dont les habitants sont piégés par ses frontières.

quelque chose. Je n'étais pas bien émotionnellement. J'étais perdu et c'est un long voyage. À l'aéroport d'Amsterdam, j'ai été retenu pour un contrôle supplémentaire – la procédure raciste habituelle. Ils n'étaient pas très aimables, comme vous pouvez l'imaginer. Quand j'ai fini par me retrouver dans l'avion, je me suis aperçu que j'avais perdu mon carnet. Il était plein de poèmes pour mon prochain livre. J'avais écrit beaucoup de choses sur la guerre d'octobre, sur les enfants de Gaza. Je me suis dit : c'est terminé. Je n'ai rien écrit pendant un moment. J'avais l'impression que le fait que ça arrive pendant le génocide était un signe.

Et qu'est-ce qu'il s'est passé après ?

J'ai pris un autre carnet et je me suis mis peu à peu à écrire dedans. J'ai essayé de me rappeler mes poèmes, mais j'en ai retrouvé très peu. Et ce processus est douloureux parce que je me rappelle certaines choses que je ne peux plus écrire. J'essaie de me rappeler pour pouvoir réécrire au moins quelques vers, mais j'essaie aussi d'oublier pour pouvoir à nouveau vivre ma vie.

C'est aussi une métaphore de notre vie parce que même si nous [les Palestiniens] voulons continuer à être une nation, un peuple, nous devons nous souvenir mais aussi oublier. Et je ne sais pas ce que nous devons garder et ce que nous devons oublier. Les gens se montrent courageux et forts devant les caméras tous les jours, mais Israël a causé des dégâts énormes à notre vie. Ça fait quatre-vingts ans, sinon un siècle, de souffrance à cause de ce projet colonial. C'est comme vivre toute sa vie dans un cauchemar.

Dans de précédents entretiens, vous avez déclaré que le poète avait un rôle d'historien. Qu'entendez-vous par là ?

Je pense qu'écrire, c'est témoigner pour l'histoire. Si quelqu'un lit mes poèmes un jour à l'avenir, je pense qu'il pourra dire qui est le colonisateur et qui sont les gens de cette terre. La littérature peut parfois traduire cette réalité mieux que n'importe quel discours politique.

Les médias parlent de ce qu'ils appellent un "conflit". Je ne suis pas d'accord avec le terme "conflit". En Palestine, on n'a pas un conflit, on a du colonialisme. Israël est un projet colonialiste. Ce n'est pas un combat entre deux pays ou deux voisins, comme ce que prétendent les médias.

L'écriture fait en grande partie appel à l'empathie. Beaucoup de poèmes traitent de la question de l'occupation et plutôt que de "mythologiser" les gens ou de les présenter comme des victimes, les personnages semblent réels et possèdent une sorte de dignité silencieuse.

Oui, et je crois que c'est très représentatif du peuple palestinien : c'est sa contribution à mon écriture. J'ai vu ça toute ma vie, depuis que je suis enfant, et encore maintenant : je vois des gens qui s'efforcent de conserver leur dignité autant que possible. La dignité humaine devrait être garantie pour tout le monde, partout. Ça devrait être un droit incontestable. Mais le système dans lequel nous vivons, comme le capitalisme, élimine la dignité humaine.

Vos poèmes abordent souvent des sujets lourds, comme le colonialisme et les horreurs de la guerre. Mais vous écrivez aussi sur les beaux moments, voire les banalités de la vie. Comment faites-vous pour ne pas vous perdre dans toute cette tristesse ?

Je dirais que je vois beaucoup de beauté malgré tout. Je ne suis pas du genre à louer mon pays, mais il y a beaucoup de beauté en Palestine, dans la nature, la culture, les gens. Et puis je lis beaucoup ; la lecture est une sorte de remède. Elle vous relie aux autres humains et à leur passé. La bibliothèque, ce sont les archives de l'âme humaine. L'art aussi : il vous libère des limitations et des cruautés du moment. Et il y a la poésie, bien sûr. Je ne considère pas mes poèmes comme du militantisme. Ça, je le fais en dehors. La poésie, c'est comme prier. On ne peut pas faire du militantisme à l'intérieur d'une prière. C'est plus une pratique spirituelle.

Bien sûr, tout ceci ne marche que quand la situation est plus normale. Pas comme en ce moment. L'une des grandes difficultés présentement, c'est de ne pas perdre l'esprit, parce qu'un des buts de tout système oppresseur, c'est de rendre fous les opprimés. C'est un système de contrôle. S'ils parviennent à leurs fins, personne ne vous écouterait quand vous mettez à crier. C'est arrivé à des gens autour de moi, donc je suis devenu un peu obsédé par ça.

Il doit être difficile de continuer à travailler en ce moment ?

J'aimerais arrêter de travailler parfois. C'est une vie inhabituelle. Je me réveille avec des choses bizarres dans la tête, je vis trop dans le passé et je ressens trop l'avenir. Quand vous avez parlé du poète qui est un historien, c'est vrai : je me soucie de l'histoire. Je continue à la revisiter. J'ai écrit un poème sur l'histoire arménienne. Je constate



INTERVIEW

aujourd'hui que les Palestiniens sont en train de vivre quelque chose de similaire. L'histoire se moque de nous. Elle nous montre que les choses que les gens ont subies et qu'on pensait du passé sont toujours là, devant nous. Elle nous dit : vous croyez que vous écrivez sur le passé, mais en fait vous écrivez sur votre avenir.

Mais d'une certaine manière, l'histoire permet de voir que tout et tout le monde est lié. Ce qui est arrivé aux Palestiniens est aussi arrivé aux Maoris [en décembre, le nouveau gouvernement néo-zélandais a annoncé vouloir abroger ou réviser une douzaine de politiques en faveur de ce peuple autochtone]. L'une des choses les plus précieuses que j'aie reçues dernièrement, c'étaient des messages de Maoris, le peuple originel de ce qu'on appelle la Nouvelle-Zélande, qui ont traduit une sélection de mes œuvres et l'ont publiée dans le cadre d'une journée de solidarité avec les Palestiniens.

Nous, les êtres humains, ne semblons pas comprendre que nous sommes tous liés. Tout le monde est un "étranger" à un moment ou un autre. Chacun d'entre nous peut devenir un étranger et un réfugié à n'importe quel moment.

— **Propos recueillis par Alexia Underwood,**
publié le 4 janvier

Hind Joudeh

“Je cherche à fuir les larmes au profit des mots”

À Gaza, Hind Joudeh a grandi en ayant ancré “dans le cœur le souvenir de ce lieu lointain” qu’était la Palestine avant 1948. Devenue poétesse, elle proclame son amour pour son peuple “solidaire, libre et digne” et pour l’écriture, échappatoire à la brutalité des bombes.

—Al-Araby Al-Jadid, extraits (Londres)

AL-ARABY AL-JADID : Dans l’un de vos récents poèmes, *Que signifie être poète en temps de guerre*, vous dites qu’on “multiplie les excuses” et qu’on a mauvaise conscience quand on s’en sort. Cela doit être un fardeau.

HIND JOUDEH : La guerre est l’incarnation absolue de la force brute. C’est l’anéantissement de la bienveillance. Je n’ai pas connu toutes les guerres de Gaza puisque je me suis mariée et que j’ai vécu en Arabie saoudite pendant dix ans avant de revenir. Je sais donc ce que cela veut dire de vivre en paix et de pouvoir voyager librement. J’ai aussi connu le mal du pays et le désir du retour, dans un étrange mélange de sentiments, à devoir choisir entre un endroit sûr mais qui n’est pas mon pays et un endroit dangereux où la vie est un défi permanent, à savoir Gaza.

Mais lors de chacune des guerres auxquelles j’ai assisté, les gens disaient que c’était la plus dure. Cette fois-ci, c’est effectivement très difficile. Les gens vivent dans le sentiment permanent d’être en danger de mort, sur chaque pouce du territoire. Tous ont fait l’expérience de la faim, de la soif, de l’absence d’électricité, des coupures à répétition des télécommunications. Quand les rayons des magasins d’alimentation ont commencé à être vides, c’était le début d’un véritable drame. L’armée d’occupation a mené une politique délibérée consistant à affamer la population. Elle a bombardé et brûlé les boulangeries et les commerces. Quand j’écoute les informations, je m’imagine les détails derrière ces informations. Dès les deux premières semaines de la guerre, préparer un repas est devenu un défi quotidien.

Bio express

Née en 1983 dans le camp de réfugiés de Bureij, dans la bande de Gaza, **Hind Joudeh** est poétesse et nouvelliste. Son premier recueil de poésie en arabe, *Quelqu’un s’en va toujours* (inédit en français), a été publié en 2013 par une maison d’édition jordanienne. Elle a également été rédactrice en chef du magazine culturel gazaoui 28.

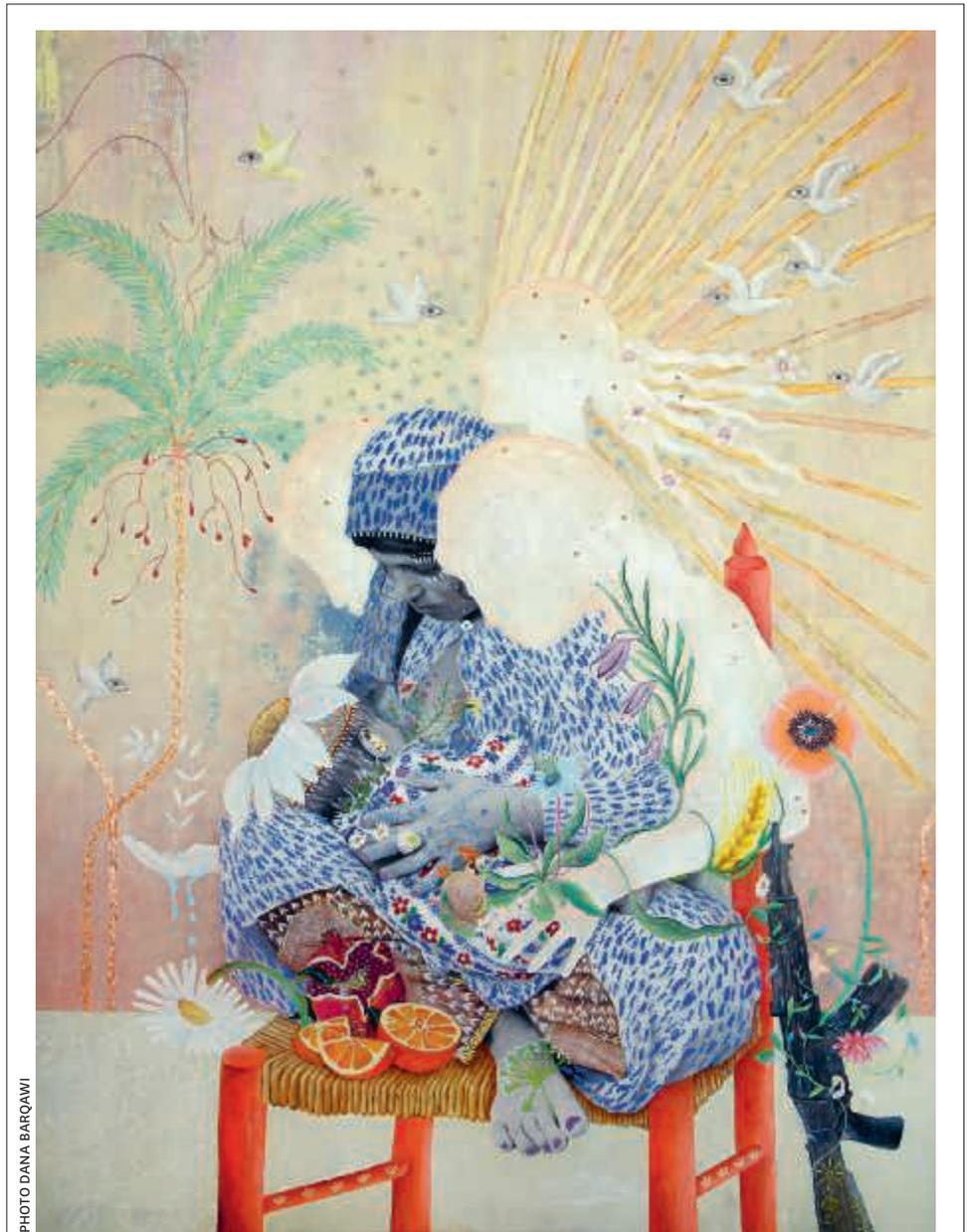


PHOTO DANA BARQAWI

“IT TAKES A VILLAGE” PAR DANA BARQAWI

Dans cette œuvre abordant “la maternité autochtone et le colonialisme”, l’artiste, qui vit en Jordanie, évoque le pouvoir de résistance de sa grand-mère, de sa mère, de sa fille et le sien.

Il faut probablement un certain temps pour écrire de la poésie à partir d’expériences aussi difficiles. Mais à Gaza vous n’avez pas ce luxe : avant même que vous ayez pu digérer une guerre, la suivante éclate. Cette réalité hors normes produit-elle des écrivains capables d’écrire sous les bombes ?

L’écriture en temps de guerre est un cri de secours. C’est un défi. Il faut annoncer la mort d’untel et en même temps parler de celui qui a survécu. Il y en a qui pleurent par les mots, d’autres qui honorent les victimes. Il y en a qui pleurent sur leurs maisons, d’autres qui enterrent leurs rêves. Mais surtout, la plupart sont devenus silencieux. Plus la guerre dure, plus les gens se disent : à quoi bon ? Ils sont incapables de pleurer, alors qu’il faudrait pleurer compte tenu de ce qui se passe. C’est quelque

chose qui m’inquiète. Il en allait de même lors de la guerre de 2021. Ça a laissé des traces. À force d’entendre des explosions, on se retrouve à ne plus bien entendre, comme si l’ouïe mettait une barrière pour nous protéger du monde qui nous entoure. Mais dès qu’une porte claque, on sursaute. Les gens pensent qu’ils s’en sont remis, mais cela ne dure que jusqu’à la prochaine guerre.

Votre grand-mère a été témoin des crimes commis durant la Nakba. Vous, vous appartenez à une génération qui a connu la Nakba par des récits : qu’est-ce que cela fait ?

Le récit de la Nakba est le point de départ pour comprendre tout ce qui a suivi : la raison pour laquelle nous vivons dans des lieux qui s’appellent “camps”, la présence des soldats dans la rue, les pierres que lancent les jeunes et les tirs de

gaz lacrymogène en retour, le sens des slogans sur les murs, les coups de bottes des soldats devant votre porte. Puis des balles, beaucoup de balles tirées, des prisonniers, beaucoup de prisonniers, des destructions des maisons des familles des prisonniers, des enterrements, des cris et des pleurs.

J'ai vécu tout cela du point de vue d'un enfant. Mais j'ai écouté également les récits de ma grand-mère, dans les bras de laquelle je dormais chaque nuit. Je garde le souvenir de ce qu'elle disait de sa maison familiale à Ashdod. Puisque, comme on dit, j'y retournerai peut-être un jour. C'était la base de l'éducation patriotique : ancrer dans le cœur le souvenir de ce lieu lointain. J'ai vu les massacres à travers ses yeux, j'ai aimé par son amour, mon imagination était nourrie de ce qu'elle me racontait.

J'aime mon peuple, qui est solidaire, qui serre les rangs, qui résiste et qui est toujours là, sur sa terre, malgré tout ce qu'il a subi. Et qui ne renonce pas à ce que l'humain a de plus important : être soi-même, préserver sa liberté et sa dignité. Ce peuple dit aux occupants, par tous les moyens : vous ne trouverez pas le repos tant que nous sommes vivants. C'est pour cela que l'occupant, lui aussi par tous les moyens, cherche à en finir avec nous. Que ce soit par les assassinats, le blocus ou des moyens symboliques tels que les destructions de maisons, des barrages ou la prison, qui vole leur jeunesse à des milliers de Palestiniens et broie leur santé psychique.

Une des pires choses est de considérer la guerre à travers des chiffres, le nombre de victimes et la quantité de bâtiments détruits, sans prêter attention aux petites choses de la vie. Dans un court poème, vous demandez "qui rendra aux femmes de Gaza leurs tracas ordinaires", vous parlez de ces petites choses derrière les chiffres. C'est cela, le rôle du poète ?

Dans la guerre, je ne peux pas me départir de ma qualité de femme ou me désolidariser des autres femmes. Je sais d'expérience que les guerres ont un effet dévastateur sur la vie quotidienne, ordinaire. Je ne peux pas ignorer la poésie quand elle jaillit en moi. L'écriture est alors effectivement un secours temporaire, un moyen de réduire le poids des événements, et peut-être de fuir. Par exemple, je me trouve à vouloir écrire alors que j'observe les regards des enfants qui ont peur, écrire sur mon envie de les protéger. Ne serait-ce que contre l'effrayant bruit des explosions. On les fait dormir le plus tôt possible, et le plus loin possible des fenêtres. Beaucoup d'enfants de Gaza dorment avec les mains sur les oreilles.

En littérature, il faut dépasser la langue des chiffres et des mètres carrés pour arriver à parler de ce qu'il y a derrière. Pour humaniser les choses. Il faut parler des peurs, des rêves, des espoirs et des désespoirs. Je cherche probablement à fuir les larmes au profit des mots, la brutalité au profit de l'imagination. C'est un exode intérieur qui permet de connaître la griserie de l'écriture. Mais celle-ci cesse aussitôt avec le bruit des bombes et les bulletins

d'information sur la mort, les blessés, les destructions, de nouveaux orphelins.

Des auteurs arabes ont organisé des séances de lecture de vos poèmes par solidarité avec Gaza. Comment voyez-vous leur initiative ? Ce sont des personnalités arabes, telles que des acteurs, qui veulent rapporter ce qui se passe à Gaza, par des lectures et des traductions de textes vers l'anglais. Leur initiative, nommée Ici Gaza, donne chaud au cœur et fait que nous ne nous sentons pas seuls. Grâce à eux, la voix de l'humanité de Gaza peut se faire entendre par la voie indirecte de la littérature. Je les remercie.



INTERVIEW

Comment voyez-vous votre avenir en tant que poétesse ?

Depuis deux ans, je garde un troisième recueil sous le coude. À chaque fois que j'ai songé à le publier, j'ai hésité. J'attends qu'advienne un moment de beauté pour qu'il voie le jour dans des circonstances propices. J'y ajouterai probablement des textes sur la guerre actuelle, pour une publication une fois celle-ci terminée.

À la suite d'un bombardement, j'ai perdu mon bureau et mon joli appartement dans une tour de quatorze étages. Depuis le 24 novembre, il n'en reste que des gravats. J'essaie de ne pas penser à la perte de ce chez-moi, de mes biens, de ma fenêtre d'où je voyais des arbustes, des tableaux qui ornaient les murs, de mes vêtements dans les armoires. J'imagine que tout cela gémit sous les décombres, que tout cela est peut-être mort. Ce que j'espère retrouver le plus, une fois la guerre terminée, ce sont les albums photo et les robes de ma grand-mère.

Tout ce que j'espère vraiment maintenant, c'est la fin du massacre, que ma famille et tous ceux que j'aime restent en bonne santé. Il y aura une solution pour ce qui est des destructions. On trouvera des moyens, à notre façon, puisque nous sommes habitués à relever le défi de tels ravages. À condition d'en réchapper et de rester, nous reconstruirons Gaza. Alors que tout est couvert de poussière aujourd'hui, les visages, les maisons et les rues retrouveront leurs couleurs.

—Propos recueillis par Maliha Maslamani, publié le 29 décembre 2023



SOURCE

AL-ARABY AL-JADID

Londres, Royaume-Uni alaraby.co.uk
Fondé en 2014 à Londres, le "Nouvel Arabe" est financé par le Qatar et dirigé par l'ancien député arabe israélien Azmi Bishara, ex-conseiller de l'émir. Une version anglophone, *The New Arab*, qui propose des contenus exclusifs en anglais, a été lancée en même temps que la version arabophone.

Repères

UNE CUISINE QUI UNIT

"Cette maktouba, c'est notre résilience", écrit le photoreporter gazaoui Motaz Azaiza sous une vidéo publiée sur Instagram au sujet de ce plat national à base de riz, de légumes et de viande, devenu symbole d'unité, explique **The Guardian**. Pour les Palestiniens, transmettre sa culture et la préserver passe beaucoup par la cuisine, notamment dans la diaspora. Auteure du livre *The Gaza Kitchen*, l'Américaine d'origine gazaouie Leila El-Haddad explique au journal que la cuisine de Gaza est remarquablement diverse, ses habitants venant des quatre coins de la Palestine d'avant 1948. "Il y a chez nous la conviction que rompre le pain ensemble crée un lien très fort entre les personnes", affirme Wafa Shami. Ayant grandi à Ramallah avant de déménager en Californie, cette blogueuse culinaire explique l'importance de l'olivier et de son huile : "La récolte des olives est une fête pour les Palestiniens : on chante, on danse, on célèbre ce bienfait que donnent chaque année les arbres." Parmi les mets prisés des Palestiniens figurent les *musakhan*, des rouleaux de poulet et oignon caramélisé, le *rummaniyeh*, un ragoût de lentilles et d'aubergine à la grenade, ou le *knafeh*, une pâtisserie.

LE KEFFIEH, TOUTE UNE HISTOIRE

Le keffieh devient un symbole de la lutte dès les années 1930, lorsque les paysans palestiniens dépossédés de leurs terres au profit du Fonds national juif, aidé par les forces britanniques, se mettent en grève. Brutalement réprimé, le soulèvement "entraîne dans son flot toutes les classes de la société palestinienne, qui adoptent le keffieh à la fois comme signe de reconnaissance et garantie d'anonymat", explique **L'Orient-Le Jour**. "D'identitaire, le keffieh va se transformer en symbole romantique et universel des révolutions" lorsqu'il est porté par les fedayin, les combattants palestiniens. "Toujours noir pour [Yasser] Arafat [leader historique de l'OLP], qui en fait un identifiant culturel, dans sa version rouge, il illustre la résistance et le sang prêt à être versé pour la cause. Arafat poussait l'argument jusqu'à rabattre son keffieh de manière à ce qu'il prenne la forme de la carte de la Palestine originelle." Les motifs "signalaient le village et l'appartenance de leur propriétaire", et le filet est "devenu l'illustration des fils barbelés" de l'occupation. "La maille est aussi un symbole d'unité", tandis que la frise de bordure rappelle la feuille d'olivier, et les bandes noires "représenteraient les routes commerciales".

LA MUSIQUE AU CŒUR DE LA LUTTE

L'héritage musical de la Palestine est constitutif de la lutte, relate **Al-Jazeera**, à commencer par la chanson traditionnelle qui "raconte les histoires des épopées quotidiennes vécues par les Palestiniens", des célébrations à l'exil en passant par le deuil. L'une des plus célèbres, *Ya Taleen al Jabel* ("Ceux qui grimpent la montagne"), est chantée par les femmes qui portaient ainsi un message crypté aux prisonniers que les fedayin tentaient de libérer. *Wen Ala Ramallah* ("Nous allons à Ramallah") est devenue un hymne chanté dans les manifestations comme les mariages, accompagné de pas de dabkeh, danse traditionnelle classée au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Au fil du temps, la musique s'est diversifiée, et son utilisation à des fins de mobilisation élargie. "Dans les années 1960, les styles de musique occidentale devenaient populaires", selon *Al-Jazeera*. Et aujourd'hui, de nombreux artistes mêlent influences occidentales et orientales pour raconter leur quotidien, comme les rappers du célèbre collectif établi à Ramallah BLTNM, le groupe jordano-palestinien de dabkeh fusion 47 Souls ou l'une des figures de la techno mondiale, Sama Abdulhadi.



Adam Rouhana

“Mes images racontent l’histoire de mon peuple”

SOURCE



THE NEW YORK TIMES

New York, États-Unis
Quotidien

nytimes.com

Avec 1600 journalistes, 35 bureaux à l'étranger, 130 prix Pulitzer et plus de 10 millions d'abonnés au total, *The New York Times* est le quotidien de référence aux États-Unis, dans lequel on peut lire “all the news that's fit to print” (“toute l'information digne d'être publiée”).

Le photographe américano-palestinien s'attache à capturer les moments de joie et la beauté de Palestiniens habituellement représentés dans le malheur.

—The New York Times (New York)

C'est l'un de mes tout premiers souvenirs d'enfance. Je suis assis sur les genoux de ma *teta* (grand-mère), dans l'air flotte l'odeur des figes mûres, celle de la douceur d'une fin d'été. Nous savourons l'ombre et la fraîcheur que ménage la loggia de la ferme familiale, située dans des montagnes verdoyantes, dans un village aujourd'hui israélien, mais qui n'a jamais cessé pour moi d'être la Palestine. Nos quatre mains s'affairent à détacher les feuilles de vigne que nous avons cueillies sur les ceps du jardin. Ma *teta* s'en sert pour préparer mon plat préféré, les *warak enab*, des feuilles de vigne farcies. Mes grands-parents étaient des *fellahin* : ils travaillaient la terre, qui à son tour les travaillait. Je suis l'enfant de leur fils, marié à une Américaine de New York. J'ai grandi en Nouvelle-Angleterre, en bon petit Américain qui lisait

Steinbeck et Baldwin, et écoutait Bob Dylan, mais chaque année j'allais en vacances dans ma famille sur le mont Carmel. Et quand à 12 ans on m'a mis un appareil photo entre les mains, c'est ce que j'avais autour de moi que j'ai commencé à immortaliser : la vie des Palestiniens.

À mesure que je grandissais et que j'approfondissais ma pratique photographique, je n'ai pu que noter l'écart béant entre l'image que se faisait l'Occident de la société palestinienne et les images que je produisais – et la vie que je vivais. Dans les médias, les Palestiniens étaient souvent soit masqués et violents, soit interchangeables et sans vie – un peuple sans visage, plongé dans le malheur. Ce n'est pourtant pas ce que je vois quand je suis là-bas. Ce que je vois là-bas à travers mon objectif, c'est un amour inconditionnel du prochain, un attachement et un sentiment d'appartenance historique très forts à la terre, et au quotidien une générosité et un sens du collectif que je ressens rarement aux États-Unis.

Au fil du temps, j'ai entendu d'innombrables histoires qui racontent une mosaïque sociale, culturelle et religieuse.

Aujourd'hui, la plupart des photos que je vois de Palestiniens donnent de nous l'image d'un peuple qui souffre. Je vois des parents tenant dans leurs bras leurs enfants au visage noirci, devant un amas de décombres, ou des hommes arrêtés par des soldats israéliens lourdement armés, ou encore des enfants affamés quémendant de l'eau et de la nourriture. Certes, un tel travail photographique vient rendre compte de la réalité brutale des violences aveugles qu'inflige Israël à Gaza. Mais il permet aussi à celui qui le regarde de continuer de voir les Palestiniens comme des silhouettes, et non comme des êtres dotés d'une vie, d'une histoire, de rêves.

Or quand ce type d'images devient la représentation principale d'un peuple, les a priori s'ancrent profondément dans les esprits. Dans le cas des Palestiniens, cette iconographie insidieuse facilite la destruction gratuite de Gaza par Israël. Dans un contexte de violence et de destruction, la violence et la destruction se trouvent banalisées.

“Les sourires des anciens”. Mais les choses bougent. Les réseaux sociaux court-circuitent les canaux traditionnels de l'information et offrent un espace à des représentations plus fidèles qui peuvent venir façonner l'imaginaire occidental. À l'heure où j'écris ces lignes, les rares photographes palestiniens encore à Gaza diffusent une vision immédiate de leur réalité, et trop souvent le paient de leur vie (au moins six ont trouvé la mort depuis le 7 octobre, ainsi que 70 autres journalistes). Au lieu de la beauté de Gaza, ils n'ont plus grand-chose d'autre à donner à voir que des paysages de mort. “*Je rêve douloureusement au temps d'avant, quand je photographiais mon peuple, ma terre*”, s'attriste dans une interview



ADAM ROUHANA est un photographe américano-palestinien, qui vit actuellement entre Jérusalem et Londres. Après avoir passé ses premières années aux États-Unis, il est retourné vivre en Palestine avec sa famille. Diplômé d'Oxford, il cherche, à travers sa photographie, à déconstruire les visions orientalistes.

le photographe Motaz Azaiza. *“Les photos d'enfants sur les balançoires me manquent, les sourires des anciens, les réunions de famille, la nature et la mer, ma belle Gaza, tout ça me manque tellement.”*

Depuis bien avant le 7 octobre, nous, photographes palestiniens, construisons un langage visuel de la Palestine contemporaine, marqué par une éthique de l'autodétermination. Si les photographies racontent les histoires des gens, nos images racontent l'histoire de notre peuple. Certains dénoncent le sionisme parce qu'il s'est bâti sur un mythe : la Palestine, une terre sans peuple pour un peuple sans terre. Mon travail démonte ce mythe : la Palestine est *notre* terre. Photographier la vie des Palestiniens, c'est s'élever contre les forces de l'effacement.

De telles images peuvent nous aider à retrouver le chemin d'un avenir de justice – vers une Palestine où nous pouvons tous vivre ensemble, dans l'égalité et la liberté. Un foyer où je pourrai un jour prendre ma petite-fille sur mes genoux. Une terre où elle a un passé et un avenir.

—Adam Rouhana,
publié le 19 janvier

“Je suis un réfugié depuis que je suis né”

Je suis venu au monde six ans après la Nakba. Et je suis un réfugié depuis que je suis né. Ailleurs, dans un pays non arabe, j'aurais obtenu la nationalité et je serais devenu un citoyen à part entière. Mais soixante-dix ans plus tard, dans le pays arabe [la Syrie] où j'ai passé ma vie, on me considère toujours comme un étranger. Et cela sous prétexte de préserver mon identité et de servir ma cause.

Majed Kayali, JOURNALISTE DE 70 ANS, DANS DARAJ

Mohammed El-Kurd et Noura Erakat

Des voix qui comptent

Bio express

Née en 1980 aux États-Unis, **Noura Erakat** est une avocate qui défend les droits humains et une militante. Elle enseigne également les relations internationales dans des universités américaines.

Né en 1998, **Mohammed El-Kurd** est un poète et journaliste de Jérusalem-Est, secteur occupé par Israël, qui a étudié aux États-Unis. Son premier recueil en anglais, *Rifqa* (publié aux éditions Haymarket Books en 2021), fait le récit des déplacements forcés de sa famille. Il est le correspondant en Palestine de *The Nation*.

Figures importantes de la cause palestinienne, l'avocate des droits humains américano-palestinienne Noura Erakat et le journaliste Mohammed El-Kurd répondent à la question “Que signifie être Palestinien aujourd'hui ?”

Etre palestinien aujourd'hui, c'est avoir l'impression d'être prisonnier d'un rêve fébrile, pris au piège d'une hallucination qui n'est pas la sienne, où la question du sort des colons semble se poser avec plus d'urgence que celle du bien-être des 6 millions de réfugiés palestiniens apatrides, dispersés un peu partout dans le monde”, se désole Mohammed El-Kurd. Le journaliste et poète de Jérusalem répond à la question posée en janvier à plusieurs personnalités palestiniennes par le magazine américain de gauche *The Nation* : “Que signifie être palestinien aujourd'hui ?”

Correspondant du magazine pour la Palestine, Mohammed El-Kurd est devenu une figure de la lutte palestinienne en menant une campagne contre les expulsions forcées et en documentant, avec sa sœur Muna, les attaques de colons israéliens visant sa maison et celles de ses voisins à Cheikh Jarrah, quartier de Jérusalem-Est occupé et annexé par Israël. Être palestinien, c'est aussi “être interrogé sur le caractère insidieux de nos chants, alors même que les figures politiques israéliennes se vantent de procéder à un nettoyage ethnique de Gaza dans les journaux et lors d'interviews”, poursuit-il.

Et c'est “se voir crier dessus, réduit au silence, par des personnes prétendant craindre pour leur vie, pourtant bien en sécurité dans leurs appartements jamais touchés par la moindre arme au phosphore blanc (et qui n'ont jamais affronté quelque chose de plus dur qu'un hiver américain), tandis que d'autres, dans un autre coin de la planète, cherchent des êtres chers enterrés sous les décombres d'immeubles démolis”.

Alors que la Cour internationale de justice a appelé Israël à empêcher un génocide à Gaza,

Mohammed El-Kurd dénonce la dissonance entre les images qu'il voit tous les jours de corps d'enfants, de femmes et d'hommes déchiquetés par les bombes israéliennes à Gaza et le traitement médiatique qu'il constate aux États-Unis. Il s'offusque ainsi de voir que les “discussions sur la Palestine en Occident reposent sur des notions abstraites et des hypothèses”, alors que plus de 30 000 personnes ont déjà été tuées depuis le 7 octobre à Gaza, selon les chiffres du Hamas.

Alerter et mobiliser pour la paix. Cette difficulté à se faire entendre sur la scène internationale, et particulièrement dans les médias et institutions politiques aux États-Unis, est également relevée par Noura Erakat. Tout comme le sentiment d'être suspect de facto lorsque l'on est palestinien en Occident. Avocate spécialisée dans la défense des droits humains, cette Américaine d'origine palestinienne est également la nièce de Saëb Erakat, ancien diplomate et secrétaire général de l'Organisation de libération de la Palestine, mort en 2020.

“D'habitude, je ne manifeste pas d'animosité particulière vis-à-vis des médias, mais dernièrement, la manière dont ils ont couvert les événements m'a rendue furieuse, et en me mettant à l'index ou en refusant de publier mes interviews, les chaînes câblées ont épuisé ma patience”, confie-t-elle. Et de donner pour exemple son échange avec un journaliste lui ayant demandé si elle n'avait pas le contact de chefs du Hamas, ou une autre ayant fait des amalgames “racistes” avant d'annuler son interview.

Être palestinienne, c'est aussi pour elle se démener au quotidien pour alerter, aider et mobiliser plus de monde pour la paix, que ce soit par les manifestations, les réseaux sociaux, ou à travers son travail. Elle reçoit de nombreux messages d'appel à l'aide de Gazaouis voulant poursuivre en justice l'État hébreu. Et, le soir venu, dans l'intimité de son lit et devant les nouvelles partagées sur les écrans, elle confie : *“Je mets toute mon attention à observer et à écouter ce qui se passe. Je pleure les yeux fermés, en souhaitant apprendre à mon réveil la nouvelle d'un cessez-le-feu.”*

—Courrier international

À lire aussi

Dans un dossier publié en ligne le 25 janvier, le magazine de gauche américain *The Nation*, fondé par les abolitionnistes, a posé la question “Que signifie être Palestinien aujourd'hui” à plusieurs personnalités palestiniennes. Outre Mohammed El-Kurd, Noura Erakat et Noor Hindi dont nous vous présentons les textes, d'autres Palestiniens de la diaspora y signent des contributions personnelles que vous pouvez retrouver sur le site de la revue, thenation.com

Noor Hindi

“Ce sol me tourmente sans que je l’aie jamais foulé”

L'écrivaine américaine d'origine palestinienne Noor Hindi confie sa difficulté à être palestinienne en Occident et son attachement à sa terre. Un sentiment transmis de génération en génération, tout comme la douleur de l'exil.

—The Nation, extraits (New York)

Il n'y a pas longtemps, j'ai posé une question très simple à mon père : “Y a-t-il encore de l'espoir ?” J'étais dans notre cuisine, à Dearborn, dans le Michigan, en train de couper des mangues, et je le voyais dans le salon, comme à son habitude, les yeux rivés sur son téléphone, affaissé sur le canapé, les traits tirés. Il était déjà en train de regarder les infos.

Je ne suis jamais allée en Palestine. Mais je ne connais que trop bien le chaos des informations en provenance de notre terre. Ainsi que ce passé qui nous hante. Quand j'étais enfant, je m'endormais sur les genoux de mon père au son d'Al-Jazeera. Lors des réunions de famille, j'écoutais nos histoires : celle de ma grand-mère qui a survécu à la Nakba à 5 ans, l'enfance de mon père dans le camp de réfugiés de Kalandia [village situé en Cisjordanie occupée], les arbres que mon arrière-grand-père avait plantés autour de sa maison à Al-Koubab (aujourd'hui Ramleh), l'un des 418 villages palestiniens détruits entre 1948 et 1949.

Une nuit, l'année dernière, j'ai rêvé de la Palestine. Dans mon rêve, j'étais agenouillée à côté de mon père, et j'avais dans la bouche une poignée de terre de Palestine. Je me suis réveillée, tourmentée par une soif brûlante, un manque qui me serrait la gorge et me vidait physiquement. J'ai appelé mon père un peu plus tard dans la journée. “Nous irons en Palestine, lui ai-je promis. En octobre 2024.” Il n'a exprimé qu'une seule exigence : il voulait y aller en août “pour la saison des figes”, et je pouvais l'entendre sourire à l'autre bout du fil. Je veux pouvoir goûter l'amertume de la terre de Palestine. Depuis des années, ce sol me tourmente sans que je l'aie jamais foulé. Je veux trouver le lieu exact de ma souffrance, les coordonnées spatiales de ce manque. Et dernièrement ce besoin est devenu impérieux.

Récemment, lors d'une manifestation à Dearborn, j'ai dû me mettre à l'écart sous un arbre. J'avais du mal à reprendre mon souffle. Mon corps me jouait des tours, je suppliais mes pieds de s'ancrer dans le sol, de trouver du réconfort dans ce pays pour lequel je ne suis pas faite. J'ai vu un père essayer de rattraper son fils. L'enfant était pieds nus. Il riait à gorge déployée. Il avait

ramassé une feuille rouge et la lançait dans les airs. Un condensé de joie pure et de vie. J'ignore quel avenir nous allons lui laisser.

Depuis des mois, les Gazaouis s'assurent que les violences que leur inflige Israël sont indiscutables. Avant de faire leur deuil, de constater l'étendue de ce qu'ils ont perdu, avant même de prendre Allah à témoin, ils sortent leurs téléphones pour tout filmer, tout prendre en photo. Je ne veux pas redonner vie à ces images ici. Et décrire l'indescriptible. Mais voilà ce que je peux dire. En octobre, des médecins de Gaza ont tenu une conférence de presse à l'hôpital Al-Ahli Arabi. Ils étaient entourés d'une mer d'enfants morts, des petits corps enveloppés dans des draps blancs. Pourtant Israël continue d'en tuer des milliers d'autres. Sous les yeux du reste du monde.

Une violence niée. En novembre, les enfants de Gaza ont tenu leur propre conférence de presse devant l'hôpital Al-Chifa. Ils s'exprimaient en anglais. Ils nous suppliaient de les protéger. Pourtant Israël continue d'en tuer des milliers d'autres. Sous les yeux du reste du monde. Sur Instagram, des Gazaouis comme Motaz Azaiza [il a depuis quitté l'enclave palestinienne] et Bisan Owda, armés seulement de leur téléphone et de leurs témoignages, documentent leur propre génocide. Les bombardements incessants, les déplacements de masse, l'eau empoisonnée, la faim imposée, l'inconsolable peine. Pourtant Israël continue d'en tuer des milliers d'autres. Sous les yeux du reste du monde. Que faut-il de plus ?

Nous, les Palestiniens, ne pouvons pas faire le deuil de nos morts. Nous devons prouver notre humanité, prouver que nos traumatismes sont bien réels, prouver encore et toujours que nous n'avons pas mérité notre sort. Cela fait soixante-quinze ans que ça dure. Il n'y a rien de plus éprouvant que d'assister impuissant au génocide de son peuple. Il n'y a rien de plus démoralisant que de voir le reste du monde nier cette violence pourtant constatée et diffusée par les gens qui la vivent au quotidien.

Les titres des journaux m'agacent. Ou encore cette injonction de l'Occident à prendre en compte la “complexité” de la crise – une complexité qui ne vaut que pour les morts palestiniens – ou à commencer toute discussion sur le sujet par le 7 octobre, alors que nous savons bien que cette date ne marque pas le début de la crise, tant s'en faut. Je refuse. Je veux qu'on me rende mon pays, ce n'est pas compliqué.

J'écris en prévision d'un avenir dont j'ignore s'il est encore possible. Je rêve d'une Palestine que je ne connaîtrai sans doute jamais. Pourtant je continue de rêver. Quand je demande à mon père s'il y a encore de l'espoir, il n'hésite pas une seconde. “Bien sûr qu'il y a de l'espoir. – Mais où ? – Je n'ai pas perdu espoir.”

C'est cela être palestinien. Dans cette vie, dans la prochaine et la suivante encore, nous choisirons toujours la Palestine. Rien ne peut nous faire renoncer à l'espoir. Face à l'inimaginable, je m'accroche à cette espérance.

—Noor Hindi,
publié le 25 janvier

Bio express

Née en 1995, **Noor Hindi** est une poétesse et journaliste américaine d'origine palestinienne. Pour son premier recueil, *Dear God. Dear Bones. Dear Yellow* (“Conversation avec Dieu, mon corps et le jaune”, inédit en français), sorti en 2022, elle a reçu l'Arab American Book Award, une récompense littéraire destinée aux auteurs issus des diasporas arabes des États-Unis.



PHOTO MOHAMMED ALHAJ

“DISPLACEMENT” PAR MOHAMMED ALHAJ

Cette toile de 2020 signée du peintre gazaoui Mohamed Alhaj a été exposée à Londres dans une exposition consacrée à la Palestine. Il y évoque, entre expressionnisme et abstraction, les déplacements et l'exil de génération en génération.